

1841

Janv. 1841 – AMITIÉ, dans *The Dial* du 28 décembre 1840.¹

Les amis
Ils ne peuvent aider,
Ils ne peuvent blesser,
Ni se montrer indifférents,
Mais liés par les lois de l'hospitalité,
Ils sont l'un de l'autre l'invité.

Ils sont leur propre pouvoir
Plénipotentiaire,
Nul homme d'état,
Craintif et méfiant
Ne décide de leur destin.

janvier 1841

Quand leur propre intérêt est en jeu
Nul besoin d'intermédiaire,
Mais là où un autre moissonne,
Ils ne font que glaner
De petites poignées.

Ils ont bien appris le mépris,
Ne s'accordent jamais de répit,
Ni ne succombent à l'amour,
Mais sont sérieusement peinéés
Et regardent vers les nuées.

Quand pointeront ses défauts, mon ami m'enverra quérir
Comme un dieu formidable,
À même de les jauger,
De tenir ou non la balance à l'équilibre,
Sous le ciel

Qui rendra une stricte justice
Éternellement, confondant
Ce qui est mien et ce qui est tien,
Et partagera son sourire,
Quand elle penche en ma défaveur.

[*Une demi-page blanche*]

Quand dans une crique je suis étendu,
Tel un lac placide au repos,
Embrassant les lointaines collines,
Un murmure venu de l'ouest,
Et le miroitement d'un millier de ruisselets,
Qui enflent doucement ma poitrine,
Augurent la pensée amicale.

janvier 1841

Et une vague ensoleillée
M'emporte calmement
Avec elle vers la mer.

1^{er} janv. – Tous les hommes et toutes les femmes me courtisent.
Leur souffle est parfumé :

« *Nosque – equis oriens afflavit anhelis* »²

Et si aujourd'hui ils sont pleins de haine, je songe que, lorsque le temps est nuageux et sombre, je ne désespère pas du rayon absent.

« *Illic sera rubens accendit lumina Vesper* »³

2 janv. – Ma vertu aime respirer l'air d'une matinée d'hiver. Elle se flaire et hume son propre parfum dans l'atmosphère vivifiante des champs, mieux que dans l'amollissement du salon.

Le vent pénétrant chasse tous les miasmes et, face à lui dans les champs, rien ne peut rester debout qui ne soit vertueux. Ainsi, tout ce que je croise dans des lieux infiniment froids et désolés tels que le sommet des montagnes, je le respecte comme une manifestation d'innocence robuste et de ténacité puritaine. Dans ces moments-là, il semble que toutes les créatures de Dieu aient été invitées à s'abriter, et que ce qui reste dehors doive faire partie du décor originel de l'univers et ait autant de valeur que Dieu en personne. – Un feu brûlant couve sous le lourd manteau de laine du voyageur.

Le bruissement des chênes kermès dans la légère brise froide est un feu frémissant et crépitant. Ils recèlent plus de chaleur que les sapins. Le vert est une couleur froide.

La magnificence des contours du bois se détachant sur le ciel est proportionnelle au nombre de brèches à travers lesquelles la lumière parvient jusqu'à nous.

Chaque aiguille du sapin blanc tremble distinctement dans la brise, ce qui, vu depuis le côté exposé au soleil, donne à l'arbre tout entier un aspect foisonnant et chatoyant.

Je me suis brusquement arrêté sur le sentier aujourd'hui, pour admirer la façon dont les arbres poussent sans aucune arrière-pensée, sans se préoccuper du temps ni des circonstances. Ils n'attendent rien, à l'inverse des hommes. Pour les jeunes plants, c'est aujourd'hui l'âge d'or : terre, air, soleil et pluie sont des événements suffisants. Ils ne se portaient pas mieux dans les premiers siècles. L'« hiver de leur mécontentement »⁴ n'arrive jamais. Le peuplier qui pousse ici porte des bourgeons, soyez-en les témoins ; ils pointent vaillamment hors du givre, le long de ses rameaux dénudés. Ils expriment une confiance nue.

Je pourrais séjourner le cœur joyeux dans la nature sauvage si j'étais sûr d'y trouver les chatons d'un aulne. Quand je lis les récits qui les concernent, écrits par les aventuriers du Grand Nord, près de la baie de Baffin ou du fleuve Mackenzie⁵, je me dis que je pourrais même habiter là-bas. Ils sont ma petite rédemption végétale. M'est avis que ma vertu ne pavoisera pas avant qu'ils ne renaissent. Ils sont dignes d'avoir été créés par quelqu'un de plus grand que Neptune ou Cérès⁶. Qui était la divinité bienveillante qui en a fait don à l'humanité ?

Aujourd'hui, j'ai vu un renard traverser l'étang, trottant sur la neige avec l'insouciance de la liberté. Alors que je retraçais par intermittence sa course sous le soleil, il courait sur des congères le long de la crête d'une colline. On aurait dit que l'astre n'avait jamais brillé aussi fièrement en basculant sur le versant de cette butte, et que vents et bois se taisaient par amitié. J'ai abandonné soleil et terre à l'animal, comme pour les restituer à leur véritable propriétaire. Il ne s'est pas placé sous les rayons du soleil, mais ceux-ci semblaient le suivre. Il y avait une sympathie manifeste entre eux deux.

Cela vaudrait la peine de fendre du bois, car chaque son aurait un écho dans les cieux. – Virgile le dit très bien⁷.

4 janv. – Je connais une femme qui se montre aussi sincère avec moi et aussi constante dans ses doux reproches que le ciel bleu. Je me tiens sous sa coupe et c'en est alors instantanément fini de toute prétention, car elle me façonne comme le vent et la pluie, pour ôter toute souillure. J'ai la chance de pouvoir passer et repasser chaque jour devant elle, comme devant un miroir – et d'éprouver ma force à ses regards. Elle est beaucoup plus sincère avec moi qu'avec elle-même. Ses yeux sont d'une profondeur aussi infinie et insondable que s'ils étaient les fenêtres de la nature, grâce auxquelles je pourrais apercevoir la terre natale de l'âme. Le soleil brille pour ce profond monde intérieur, mais sous ses rayons scintille une lumière plus douce et plus ferme que l'astre-âme⁸, il n'y a pas de réfraction de la lumière.

Mardi 5 janv. – Je consigne à contrecœur cette débauche somptueuse d'amour et de grâce convenant davantage à une pensée qui s'exprimerait oralement – un homme écrit parce qu'il n'a pas la possibilité de parler. Pourquoi devrait-il être la seule créature muette ? Pourquoi son discours ne devrait-il pas faire partie de la mélodie du bocage ? Il ne réjouit jamais l'oreille de la nature ; il n'annonce aucun printemps avec ses lais.

Nous sommes plus inquiets de parler que d'être entendus.

Mercredi 6 janv. – Nous pouvons parfaitement imaginer que tout ce tintamarre de Philosophie, de Littérature et de Religion – que l'on entend dans les chaires, les Lyceums⁹ & les cabinets – résonne à travers l'univers, et que c'est un son aussi universel que le grincement de l'axe de la terre. Mais si un homme dort à poings fermés, il oubliera tout ça entre le crépuscule et l'aube. C'est l'oscillation du balancier dans la caisse de la pendule, juste trois pouces, que le grand poulx de la nature fait distinctement battre à chaque instant. – Quand

janvier 1841

nous soulevons les paupières et ouvrons les oreilles, il disparaît dans la fumée et le fracas comme les wagons sur les rails.

Jeudi 7 janv. – Il n'est pas d'abri dans la nature qui ne puisse abriter un homme – c'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de l'hospitalité de la nature.

Il y a, dans l'irritabilité et le découragement, une forme de total désintérêt et d'abandon de soi à laquelle peu d'hommes parviennent. Faute de personnalité ou d'égoïsme, on ne peut se montrer aussi irresponsable que cela nous chante. Je me félicite que les tempéraments vertueux et modérés n'aient pas totalement permis de dévoiler la richesse de la nature humaine. L'homme peut-il ne pas geindre comme un chaton ni pousser des cris stridents d'écureuil? Parfois, la faiblesse de mon semblable révèle une nouvelle docilité, que je n'avais pas anticipée.

Je suppose que nous n'avons pas besoin d'inspiration pour parler, mais juste pour rester silencieux.

8 janv. – L'homme réussit à se trouver lui-même dans la vie, mais ne réussit à trouver aucune indication pour sa conduite dans l'heure. Sa conscience lui indique seulement qu'il doit savoir *se conduire*.

9 janv. – Chaque coup vigoureux que nous donnons avec ces mains *extérieures*, tue un ennemi *intérieur*.

Dimanche 10 janv. – Une phrase parfaitement saine est extrêmement rare. Parfois j'en lis une qui a été écrite lorsque le monde tournait rond, quand l'herbe poussait et que l'eau coulait.

La cloche de l'église n'est pas un son naturel pour celui qui va à l'église.

janvier 1841

Qui entend le pasteur
N'entendra pas la cloche,
Mais s'il fait la sourde oreille
Il entendra l'enfer.

Pour sûr, les gens vont à la messe
Pour tenir le diable à distance,
Mais depuis qu'ils ont capitonné les bancs
Pour s'agenouiller avec leurs missels, il attend.

Les premiers rayons du soleil sont un remède souverain pour les rides.
Il semble arriver en faisant rouler son char sur les coteaux avec la légère dissonance et le rythme des cymbales.

Je n'aime pas les gens qui sont trop bien pour ce monde. Tout en attendant les diamants bruts de la fortune, que l'homme garde un solide appétit pour sa pitance de boue. Pour bien nous connaître, la nature et nous, nous devons avoir acquis une certaine dureté et être naturellement d'humeur égale.

Chez certains, la vertu n'est que raffinement excessif. Comparées aux leurs, l'austérité et la rigidité de la foi juive sont rafraîchissantes.

Seul le beau sexe et ses idolâtres se soucieront de leur dernier atout, tel celui que j'ai entendu promettre, mais les hommes vraiment courageux préféreront continuer à l'abattre un peu plus tard.

Lundi 11 janv. – «Les portraitistes affirment que dans la "divine figure humaine" les deux côtés ne sont jamais semblables; et même lorsque l'apparence extérieure d'un animal montre une symétrie bilatérale ou radiale apparente, la nature s'en éloigne dans l'agencement de sa structure interne».

H. E. Strickland¹⁰ «Sur le système de la Nature» –

janvier 1841

dans *The Annals and Magazine of Natural History*
n° 36 de novembre 1840. Londres.*

Mercredi 13 janv. – Chaque jour, nous devrions offrir nos pensées parfaites aux dieux – nos écrits ne devraient être qu’hymnes et psaumes. Celui qui tient un journal approvisionne les Dieux. Chaque phrase a toujours deux aspects : l’un est proche de moi, mais l’autre fait face aux dieux, et nul homme ne s’est jamais retrouvé confronté à celui-là. Quand j’exprime une pensée, je la lance comme un navire qui ne voguera plus jamais dans la baie qui est la mienne, mais changera de cap au large. Par conséquent, il faut une perspicacité quasi divine, une vision frontale, pour lire ce qui fut écrit dans son intégralité.

14 janv. – Pour ce qui est de parler en public, le manque d’assurance peut nous pousser à une excessive circonspection, à nous tenir sur notre quant-à-soi et à surveiller notre attitude au cours du débat ; ou alors, nous pouvons profiter de la situation et tirer parti du soutien de l’auditoire. Dans le premier cas, nous sommes pratiquement sans défense parce que nous ne sommes préparés qu’à une seule situation et que nous pouvons être perturbés par le moindre incident, même le plus simple ou le plus naturel ; dans le second cas au contraire, cela nous aidera et fournira un argument à la vérité que nous proclamons.

Vendredi 15 janv. – Quand les hommes meurent, ils ne laissent pas leurs travaux derrière eux – ils se rendent plutôt compte qu’ils sont partis avant eux.

* [Ajouté au crayon :] Mes amis me connaissent plutôt bien – autrement dit ils ont une impression globale correcte de ma personne – pourtant ils ne distinguent pas mon côté droit de mon côté gauche. Si je me tenais sur la tête, ils ne s’apercevraient pas de la différence, mais si mon côté droit devait être échangé contre le gauche, ils n’en voudraient pas.

janvier 1841

Samedi 16 janv. – « Sic Vita » dans *The Dial*.¹¹

Dimanche 17 janv. – Le véritable bonheur n’existe pas ; il est plutôt une preuve qui défie tous les hasards. Je ne souhaite pas être un homme heureux, autrement dit chanceux, mais plutôt un homme utile et malchanceux.

Après tant d’années d’étude, je n’ai pas appris quel était mon devoir pour l’heure présente. Je m’échoue à chaque reflux de la marée – et moi qui voguais avec autant d’entrain qu’un navire au large, je suis aussi inutile qu’un muscle pour un rocher.

Je ne puis justifier ma façon de vivre à mes propres yeux. Aujourd’hui ne m’a accordé qu’une soirée terne et prosaïque, qui n’a rien de commun avec Vesper ou Cynthia¹² – une durée morte – où le ruisseau du temps semble se transformer en étang – une immobilité, comme si le souffle de la nature était retenu et non pas expiré. Mais qu’il me soit donné de savoir que ces heures-là sont les plus saines qui soient offertes par le temps. – Voici les déficiences du temps et, pour peu que nous les ressentions et que nous les comprenions, nous réaffirmerons ensuite notre indépendance.

Lundi 18 janv. – Nous ne devons espérer aucun revenu en sus de nos débours – nous devons réussir maintenant, ainsi nous n’échouons pas plus tard. Sitôt que nous commençons à compter les coûts, c’est alors que les coûts commencent.

Si notre plan est bien conçu intrinsèquement, le moindre contre-temps dans sa réalisation ne sera pas fatal.

Le capital qui doit être désiré est totalement indépendant de l’ensemble du capital, c’est une conscience claire et une volonté résolue.

Quand nous serons si pauvres que le hululement du vent ne sera qu’une musique et non une déclaration de guerre pour notre propriété, les propriétaires pourraient bien nous envier. Nous avons recherché la richesse, non par un véritable travail ni en nous bâtissant

de l'intérieur, mais par simple accumulation, en rassemblant ce qui est extérieur jusqu'à ce que cela forme un tas à côté de nous. Nous devrions plutôt acquérir tout cela en y renonçant complètement. Si je suis propriétaire d'une maison et d'une terre, ne suis-je pas appauvri pour ce qui est du soleil, du vent, de la pluie et de tous les biens qui vont de pair avec ? Les plus riches ne sont qu'un peu plus pauvres que la nature.

Il est impossible d'avoir plus de biens que nous en dépensons. Le génie n'est riche qu'en proportion de sa générosité ; s'il accumule, il s'appauvrit. – Ce à quoi aspire un banquier, le premier imbécile venu peut l'avoir : du temps libre et un esprit tranquille.

Mardi 19 janv. – L'esprit qui, le premier, à une époque lointaine, contempla l'ordre présent des choses doit avoir été un visionnaire et un utopiste.

Parlant de l'amour de Dieu, Coleridge dit : « Celui qui aime, peut être sûr qu'il fut aimé en premier »¹³. L'amour dont nous sommes aimés s'est déjà déclaré et flotte dans l'atmosphère, et notre amour n'est que ce qui mène à lui. C'est une moisson inépuisable – toujours mûre et prête pour la faux. Il pousse sur chaque buisson, que ceux qui ne le cueillent pas ne se plaignent pas de leur sort. Nous n'avons pas besoin de quémander misérablement, mais juste de payer le prix avant de partir. Non vraiment, la transaction peut être des plus simples. Les comptes de l'amour sont tenus sur une seule colonne.

Quand nous sommes aimables, alors l'amour est dans le vent, le soleil et l'ombre, le jour et la nuit, et soupire sous la lune glaciale après un amour qui n'est pas payé de retour, c'est faire offense à la nature. Le remède naturel serait de tomber amoureux de la lune et de la nuit, et de trouver notre amour payé de retour.

Je pressens que se développera une sympathie plus profonde entre la nature et moi quand mes fémurs joncheront le sol comme les

brindilles dispersées par le vent. Mes humeurs désagréables donneront de précoces fleurs d'anémones, et peut-être que dans mon sinus lacrymal, nourri par mes sucs, un jeune pin ou un jeune chêne prendra racine.

Ce que je qualifie de souffrance, quand je parle avec un esprit partisan et non comme un citoyen de mon corps, serait un état serein si nos intérêts ne faisaient qu'un. La maladie est une guerre civile. Nous n'avons pas d'ennemis extérieurs – la mort elle-même n'interviendra que lorsque j'aurai fait la paix avec mon corps – et j'apposerai mon sceau sur ce traité que la justice transcendante exige depuis si longtemps. Je finirai par unir mes intérêts aux siens.

L'esprit ne fournit jamais ses plus gros efforts sans une énergie équivalente du corps. Quand de grandes résolutions sont prises, les nerfs ne se relâchent point et les membres ne peuvent être au repos.

Mercredi 20 janv. – La désillusion nous familiarisera avec la partie la plus noble de notre nature. Elle nous tempérera et nous préparera à nous coller aux difficultés de sommets plus élevés la fois suivante. – De même qu'Hannibal a enseigné aux Romains l'art de la guerre. Ainsi, tout malheur n'est qu'un tremplin vers le bonheur.

Les périodes confuses et désordonnées – qui sont les caractéristiques les plus affreuses de l'infortune – sont devant moi comme autant de marches sur lesquelles je peux reposer le pied, et non comme des pierres prêtes à me faire trébucher sur le chemin. – Pour en extraire la meilleure part, je dois être déçu par le bonheur le plus grand, et ne pas me laisser suborner par le soleil ou la santé.

Oh ! Bonheur – de quelle étoffe es-tu fait ? N'es-tu pas tissé de fils de la Vierge et de toiles d'araignées flottant au vent ? – d'un rayon de soleil ajouré, d'une traînée de rosée torsadée comme une fleur ? Quels instants ne pourraient fournir cette bobine à partir de laquelle tu

janvier 1841

peux te dévider? Ton art est aussi subtil que le pollen des fleurs – les spores des champignons.

Quand je croise une personne différente de moi, je me retrouve *totalemment* dans cette dissemblance. Ce en quoi je me différencie d'autrui, c'est en cela que je suis.

Quand nous recherchons la société d'autrui, ce n'est pas notre double que nous voulons – mais plutôt notre complément.

La société devrait être additive et utile, nous devrions être renforcés par cette communauté. Les vrais amis sauront comment se servir l'un de l'autre avec respect. Jamais ils ne troqueront ni n'échangeront les biens qu'ils ont en commun, de même que le troc est inconnu dans les familles. Ils ne s'occuperont jamais de leur caisse commune, mais chacun jettera un œil à la caisse personnelle de l'autre. Ils seront à la fois très familiers et étrangers, car ils ne feront qu'un. Ils seront tellement uniques que lorsque des sujets, des choses leur appartenant à tous deux circuleront entre eux, ils les assimileront en silence comme un seul esprit. Dans le même temps, ils seront deux et doubles, afin que chacun soit pour l'autre aussi merveilleux et inaccessible qu'une étoile. Quand mon ami vient j'aperçois son orbe «à travers un verre optique», «le soir [...] du sommet de Fiesole»¹⁴.

Même dans très longtemps, mon ami sera toujours à son apogée pour moi.

Mais nous devrions vraiment nous trouver nous-mêmes comme nous rencontrons nos amis, et continuer de nous chercher dans ce qui est plus haut et différent de nous. Ce n'est qu'ainsi que nous verrons la lumière de notre propre visage.

21 *janv.* – La meilleure aide que nous puissions apporter aux hommes, c'est de leur montrer à quel point il est douloureux d'avoir besoin d'aide. Je ne suis pas plus pressé que Dieu d'aider les

janvier 1841

hommes. Si eux-mêmes ne veulent pas d'aide, me ferai-je leur complice?

Si je blesse involontairement les sentiments de quelqu'un ou si je profane leur caractère sacré, il en découlera obligatoirement que nous nous connaissons mieux qu'avant. J'aurai alors gagné un magnifique avantage. Quant à l'autre, la flèche qui aura causé sa blessure contiendra son propre remède, car nous ne pouvons être profanés si nous n'avons pas conscience d'avoir quelque part un temple sacré pour nous servir d'asile.

Si seulement ces paroles sincères pouvaient toujours guider les hommes sur cette terre!

22 *janv.* – J'ai entendu déplorer, au sujet d'importants livres modernes, leur manque de fluidité et de régularité. Mais nous devrions considérer que le flux de la pensée ressemble davantage à une lame de fond qu'à un fleuve impavide. Il obéit sans doute à quelque influence céleste ou à une sorte de marée, et non à la pente naturelle de son lit; chaque vague s'élève plus haut que la précédente avant de s'effondrer en la recouvrant en partie. Mais le fleuve coule parce qu'il dévale la colline, et descend d'autant plus vite que son cours est plus rapide.

L'un obéit à l'attraction terrestre, l'autre à l'attraction céleste. L'un coule doucement parce qu'il est uniquement attiré par la terre, l'autre a un cours irrégulier parce qu'il est également emporté vers les cieux.

Le lecteur habitué à dépenser toute son énergie dans le lancement – comme s'il devait ensuite suivre le courant tout au long de son voyage – peut tout à fait se plaindre de la houle incommode et du clapotis de la mer, quand son frêle esquif avance au milieu des brisants de l'océan dont le courant s'élance vers le soleil et la lune, tout comme ses affluents se sont élancés vers lui. S'il veut apprécier le véritable flot qui coule dans ces livres, il doit s'attendre à le voir jaillir de la page comme un effluve – et emporter la plupart des cerveaux